



Marie-Aude Murail
© Photo Claudie Rocard-Laperrousaz

Quand une *serial reader* finit par écrire des **SÉRIES**

par Marie-Aude Murail*

Marie-Aude Murail est — entre autres — l'auteur de trois séries romanesques très appréciées par les jeunes lecteurs, les séries d'Émilien et de Nils Hazard à l'École des loisirs, ainsi que, plus récemment, celle de l'Espionne chez Bayard Jeunesse. Elle revient pour nous, avec toute la passion et l'humour qu'on lui connaît, sur les lectures et les personnages qui ont nourri son imaginaire de *serial writer*.

J'ai un profil de *serial reader*. Quand j'ai dû répondre à la question : « quel livre a marqué votre enfance ? » pour les besoins de l'ouvrage collectif *Un amour d'enfance*,¹ j'ai avoué que j'hésitais entre Tintin, Arsène Lupin et Jacques Rogy, soit trois héros de séries, qui avaient ceci en commun d'être des hommes, et plus précisément, des aventuriers. Bien qu'étant fan de Tintin, au point de porter des t-shirts à son effigie, bien qu'ayant créé des personnages à la moralité ambiguë, Gricha Dienkine ou Malo de Lange, en l'honneur du gentleman-cambrioleur, mon choix s'est finalement arrêté à Jacques Rogy de Pierre Lamblin, auteur si complètement tombé dans l'oubli que même Google ne vous dira rien sur lui. C'est en relisant toute la série publiée en collection Spirale, *Jacques Rogy cherche la petite bête*, *Jacques Rogy trouve un os*, *Jacques Rogy se jette au feu*, etc., que j'ai compris ce qui m'avait enchantée, étant enfant. J.R. était un héros adulte, un journaliste épaulé par son chauffeur, pas une Claude de mon âge flanquée d'un Dagobert, et il me parlait d'affaires sérieuses, comme le commissaire Bourrel dans *Les Cinq dernières minutes* : détournement d'avion, espionnage industriel, assassinat par mygale

* Docteur ès lettres en Sorbonne, chevalière de la Légion d'Honneur, Marie-Aude Murail est auteur de plus de 90 romans (*Oh, boy !*, *Simple*, *Miss Charity*...) qui ont reçu de nombreux prix, été adaptés pour la télévision ou le théâtre, et traduits dans le monde entier.



interposée, trafic de la mafia chinoise, séquestration dans une clinique pour fous. Jacques Rogy était un héros bien surprenant si on s'en réfère à la littérature enfantine de l'époque. Il grillait les feux et les cigarettes, pactisait avec les bandits, crochetaient les serrures et le texte, comme l'illustration, ne me laissait pas ignorer que c'était un beau garçon.

Or, je lis pour aimer. J'ai mis des années à identifier en moi ce besoin compulsif de lire pour aimer des personnages. Comme ces personnages sont en priorité des hommes, on peut dire que je lis pour tomber amoureux. Dès que j'ouvre un roman, je cherche qui je vais aimer. J'ai pris de sérieuses claques. Julien Sorel meurt sur l'échafaud, Hyppolite se fait bouffer par un monstre, en alexandrins, certes, mais quelle déception quand même ! L'expérience m'a appris que, d'une manière générale, « classique » veut dire « désastreux », et quand on y ajoute « tragédie », ce n'est même pas la peine d'espérer. À force de lire, j'ai repéré les valeurs sûres, je prends des héros de série, car ils ne meurent pas facilement : « Raoul d'Avenac contempla, non sans quelque plaisir, sa taille bien prise dans un habit du bon faiseur, l'élégance de sa silhouette, la carrure de ses épaules, la puissance de son thorax qui bombait sous le plastron. » Cool, Raoul ! En fait, c'est Arsène Lupin, toujours ressuscité. Mes professeurs de français ont tenté de me rééduquer, ils m'ont fait arpenter les champs sémantiques et expliciter l'implicite, mais rien n'y fait, je déteste toujours autant que les beaux garçons se fassent couper la tête. J'ai été heureuse de recevoir le soutien inattendu de Charles Darwin en lisant son autobiographie. Il demandait à ce qu'on fit une loi interdisant les romans qui finissent mal.



Premier et dernier titres de la série des « Emilien », parus à l'école des loisirs

Ce qui aurait dû n'être qu'un aimable vice de fabrication chez une lectrice est à l'origine de ma vocation d'écrivain. J'écris pour que mes lecteurs aiment mes personnages. En revanche, rien ne me disposait à devenir un auteur de séries, car ce que j'aime particulièrement mettre en scène, c'est la rencontre amoureuse avec toutes ses péripéties sur le modèle d'Élisabeth Bennet et Mr. Darcy. Je suis donc plus particulièrement faite pour le « one shot », le roman à un seul coup... Mais j'ai tout de même écrit trois séries, dont une toujours en cours chez Bayard.

C'est en 1988 qu'est né Émilien Pardini, le héros adolescent de *Baby-sitter blues*. Cette année-là, *Je bouquine*, le magazine des 10-15 ans, me convia à une séance de brainstorming, assez peu tournée vers la littérature, puisqu'il y fut surtout question de « booster les ventes en fidélisant le lectorat grâce à un personnage récurrent. » J'avais déjà écrit et pour les adultes et pour les enfants, mais je ne voyais pas la nécessité d'une littérature spécifique pour les adolescents, me rangeant à l'avis d'Anatole France pour qui « l'auteur qui les replie sur eux-mêmes et les retient dans la contemplation de leur propre enfantillage les ennuie cruellement. » Je suis repartie de la rédaction avec une pile de *Je Bouquine* dont j'ai partagé la lecture avec mon fils. Nous avons ensuite exprimé nos préférences. Pour Benjamin, c'était *Torpedo chez les gangsters*, pour moi, *Coup de foudre* de Nicole Schneegans. Avec l'esprit de synthèse qui me caractérise, j'ai songé à écrire quelque chose comme *Coup de foudre pour Torpedo*, soit les aventures d'un garçon que je ferais grandir d'un récit à l'autre. Les quelques libertés que

je pris avec la morale firent que *Baby-sitter blues* fut publié à l'école des loisirs et pas chez Bayard.

J'avais opté pour un récit à la première personne, à l'instar de Nicole Schneegans, parce qu'il m'avait semblé à l'époque que c'était effectivement ce qui manquait à la littérature générale et que pouvait apporter une littérature jeunesse : un récit-miroir apparemment écrit par un jeune. Je n'avais pas de fils adolescent quand j'ai créé cet ado de banlieue vivant seul avec sa mère. Mais raconter le quotidien d'une mère et de son fils me paraissait à ma portée. Le mien avait dix ans et je pouvais parler de ces choses toutes simples qui faisaient notre lien, les surgelés, la télé, l'argent de poche, le bulletin scolaire... Bénéfice collatéral, écrire au je adolescent me fit un bien fou, car c'est certainement dans la période de mes 14-17 ans que mon assignation dans le sexe féminin m'a été le plus pénible. Dans mes fantasmes d'alors et dans mes premiers écrits, j'étais un garçon, voire un homme, et quand j'écrivais au je, l'accord de l'adjectif se faisait spontanément au masculin. Au bout du septième roman, *Nos amours ne vont pas si mal*, Émilien couche avec Martine-Marie, et sa mère trouve l'homme de sa vie. Il m'a semblé que j'arrivais à la fin d'un cycle, et que j'avais envie de quelque chose de plus structuré que le roman-miroir. Pour approfondir mon métier d'écrivain, je devais me confronter à une intrigue plus exigeante et à la reine des intrigues qui est l'intrigue policière. Je suis aussi une *serial reader* de polars, Hercule Poirot, Sherlock Holmes, Maigret, Scarpetta, etc. Étant enfant, j'avais été lectrice du *Club des Cinq* et j'avais fait des essais de roman policier avec le matériau de base d'Enid Blyton : des enfants et un chien, des méchants, un trésor disparu

et un phare abandonné. En grandissant, j'ai éprouvé quelques doutes sur l'intérêt qu'il y avait à faire jouer un rôle de flic à un enfant. Cependant, je voulais concilier ce qui me semblait l'essence même de la littérature jeunesse, à savoir un héros de l'âge du lecteur, et mon désir d'une intrigue policière. Je fis donc une tentative dans ma série avec Émilien pour faire de lui le héros d'un récit policier. Le roman intitulé *Le Corbeau de Courpignolles* était construit autour d'une histoire de lettres anonymes. Mais l'intrigue policière menée par un enfant ou un adolescent a une propension regrettable à tourner au *Club des Cinq*. Je dus renoncer à sa publication et c'est l'autre série policière lue dans l'enfance, celle des Jacques Rogy, qui m'amena à envisager un héros adulte.

Dès que je pris la plume pour écrire *Dinky rouge sang*, le je masculin s'imposa de nouveau à moi, cette fois celui de Nils Hazard, trentenaire, prof de fac en étruscologie. Mon intention n'était nullement d'entamer une deuxième série, mais à la fin du roman, je m'aperçus que j'étais tombée amoureuse de mon personnage et que je voulais continuer de vivre avec lui. Petit problème : il était presque marié à Catherine Roque, ce qui le rendait moins sexy. Il me fallait distendre le lien qui les unissait, d'où le fait que, dans les romans suivants, ils ne vivent pas ensemble, se vouvoient, se disputent et ne s'interdisent pas d'aller flirter ailleurs. De même que j'avais fait grandir Émilien aux côtés de mon fils aîné, j'avais l'intention de faire vieillir Nils à mes côtés. Mais me rendant compte que les années passaient beaucoup plus vite pour moi que pour lui, au bout de sept épisodes, je l'ai laissé à sa propre vie.

Quant à ma dernière série, celle de *L'Espionne* chez Bayard, au bout de seize épisodes, elle court toujours. Là encore, pas de préméditation de ma part. Un jour, le téléphone sonna chez moi : la rédaction du magazine *J'aime lire* venait de s'apercevoir que manquait cruellement dans sa programmation une histoire de vie quotidienne un peu amusante. J'ai tout de suite pensé à deux enfants de la même fratrie, l'un de l'âge du lecteur (entre 8 et 10 ans), l'autre permettant au lecteur de se projeter dans ce qu'il sera bientôt, un adolescent. J'ai commencé par imaginer que le plus jeune saurait un secret concernant une bêtise de l'aîné, et qu'il ne voudrait pas le trahir, fraternelle omerta. Rien de comique à cela. La bêtise du grand ? Il fume ses premières cigarettes clandestines. Le petit, moralisateur comme on est souvent à cet âge, veut ramener le grand dans le droit chemin, mais sans le dénoncer. Au lieu d'y parvenir, c'est lui qui se fait accuser. Ce n'est toujours pas comique... Et l'idée m'est venue qui change tout, y compris la position de victime du petit : « Comme métier plus tard, je veux faire espionne ». Mon héroïne écoute aux portes, elle fouille dans les tiroirs, présentant sa curiosité déplacée comme une nécessaire formation à son futur métier, elle use de déguisements, de codes, d'engins de sa fabrication, et elle fonde même un club d'espionnage à l'école. Si cela nécessite quelques arrangements avec sa conscience, elle fait savoir à son lecteur qu'elle agit pour le bien des autres, quand ce n'est pas pour le bien de l'humanité. Son frère et sa sœur aînés ne sont pas forcément du même avis. La première histoire, écrite au je féminin, m'est venue en quelques heures et je l'ai même lue au fur et à mesure à ma

petite fille de six ans. J'étais particulièrement contente d'avoir campé un personnage féminin comique, dotée d'une énergie de trublion. Aussi, à peine avais-je fini le premier récit que j'en entamais un deuxième, puis un troisième. J'en avais fait un jeu avec ma petite fille, lui lisant mon brouillon, lui demandant son avis, et aussi un jeu avec la rédaction de *J'aime lire* qui reçut par mail une avalanche de textes.

Comme dans *le Club des Cinq*, le temps n'a pas de prise sur mon héroïne qui a toujours dix ans et qui est toujours au CM1, et si *L'Espionne veut la vérité*, c'est parce que *Jacques Rogy lève le voile*, si *L'Espionne sauve la planète*, c'est parce que de son côté, *Jacques Rogy sauve le guépard*. Mon passé de *serial reader* n'en finit pas de me rattraper.

S'il y a pour le lecteur une sorte de confort à lire une série, en est-il de même pour celui qui l'écrit ? Quand je recommence une *Espionne*, je n'ai pas une page blanche devant moi, j'ai un matériau préexistant, ce que les scénaristes appellent une bible, avec les personnages et leurs caractéristiques. Je me souviens d'avoir assisté à un séminaire de formation au travail du scénario durant lequel une intervenante, nécessairement américaine, nous avait déclaré qu'au cœur d'une série, il y a d'abord les « characters ». Les personnages valent mieux et plus que toutes les idées du monde. Dès qu'il y a récurrence, c'est aux personnages qu'on s'attache plus qu'aux rebondissements de l'intrigue. Le doctor House vaut mieux, à lui tout seul, que la énième énigme médicale à laquelle il est confronté. J'ai moi-même poursuivi mes trois séries parce que je sentais le potentiel de mes personnages.



Le Club des Cinq contre-attaque,
ill. S. Baudouin,
Hachette Jeunesse,
1963

L'Espionne veut la vérité,
ill. F. Joos,
Bayard Jeunesse



Devenez populaire en cinq leçons,
ill. Dupuy-Berbérian,
Bayard Jeunesse

Il n'en reste pas moins que l'écrivain doit se renouveler à chaque récit en tenant compte de contraintes qui risquent de lui paraître de plus en plus pesantes et limitantes. Toujours dans ce séminaire, j'ai été initiée à une forme particulière de *brainstorming* en usage, semble-t-il, chez les scénaristes : on fait un tableau avec, en abscisse, les noms des différents personnages de la *sitcom* en cours et, en ordonnée, n'importe quel mot lancé par l'assistance : aéroport, prothèse dentaire ou trahison. L'exercice consiste à stimuler une créativité harassée par les 153 épisodes précédemment écrits en se demandant par exemple ce que tante Rose va pouvoir faire d'une prothèse dentaire. Mais il s'agit là d'un procédé valable en cas de création collective et pour des formats courts.

Celui qui écrit en solitaire une série romanesque finit par éprouver une certaine usure, quand il ne se sent pas cannibalisé par sa créature. « Il me suit partout, écrit Maurice Leblanc à propos d'Arsène Lupin. Il n'est pas mon ombre, je suis son ombre. C'est lui qui s'assied à ma table quand j'écris. Je lui obéis. » Conan Doyle, excédé, supprima Sherlock Holmes dans les chutes du Reichenbach. Mais les clameurs du public obtinrent sa résurrection dans *Le Retour de Sherlock Holmes*. Peut-être le serial reader ne peut-il renoncer à cette promesse d'immortalité que lui fait miroiter son héros préféré ?

1. Bayard Jeunesse.

Sherlock Holmes, ill. extraite du site canadien : www.imaginaire.ca



Dinky rouge sang de la série des Nils Hazard, toujours à l'école des loisirs

Jacques Rogy force le secret des Treize, ill. J. Fromont, G.P., (Spirale)



Un amour d'enfance : des auteurs jeunesse d'aujourd'hui racontent le livre qui a marqué leur enfance, Bayard Jeunesse



Savoir une dame plongée dans la détresse me fend le cœur !